

Vercingétorix, héros tragique

Dans la tragédie qui porte son nom, Vercingétorix vit le siège d'Alésia. Chef de l'armée gauloise encerclée, il doit réagir à tous les problèmes que pose le siège à son armée, aux Mandubiens, à sa fiancée qui l'a suivi. Comment réagit-il ? Quelle est l'image que nous pouvons nous faire de ce personnage en prise à de si grandes difficultés ?

Vercingétorix apparaît tout d'abord comme un chef militaire qui remplit sa mission avec ardeur. Il est moins farouche, cruel et barbare que responsable et généreux. Il se bat pour une Gaule qu'il voudrait libérer et unifier. Il veut chasser l'occupant. Chaque fois qu'il parle des Romains, c'est pour les montrer comme responsables de leurs malheurs. Mais on pourrait sans doute s'interroger sur cette générosité. Est-elle aussi pure qu'on pourrait le croire à première vue ? Vercingétorix n'a-t-il pas d'arrière-pensées ? À Alésia, les accusations fusent de toutes parts. Les Mandubiennes, selon Archarix, dénoncent « son orgueil » et accusent « sa malice » (v. 510). Demmios, son conseiller le plus proche, parle avec la plus grande franchise quand il déclare au chef gaulois :

« En fait, tu nourrissais certain projet secret

De gouverner la Gaule, étant à son sommet » (v. 783-784).

Pourtant Vercingétorix semble honnête dans sa démarche. Il se rend compte que César est fort, plus fort que lui peut-être. Comment n'a-t-il pas pu envisager l'échec d'Alésia ? Était-ce sur le plan stratégique une solution raisonnable ? Vercingétorix est sans doute trop jeune et manque d'expérience. C'est sa fougue juvénile qui l'emporte à moins que ce ne soit le site lui-même, avec sa topographie si accidentée, qui lui a donné cet excès de confiance en lui-même :

« Il lui faudra livrer une rude bataille,
Au pied d'une très haute et solide muraille,
Que baignent deux cours d'eau, deux affluents de
l'Ain,
Roulant leurs flots fougueux au milieu des ravins,
Formant une barrière énorme, insurmontable,
Un abîme profond, risqué et redoutable » (v. 177-182).

Il ne cesse toutefois de prendre son rôle au sérieux et il manifeste des qualités réelles de grand chef. Il remonte le moral de ses troupes, il prône la résistance, le sacrifice, l'attente ; il incite à l'espoir (acte IV, scène II) et dénonce l'esprit d'abandon :

« Tu te crois déjà mort, Demmios, tu rends les armes,
Délaissant nos soldats qui souffrent dans les larmes »
(v. 821-822).

Vercingétorix, au fond, sait souffrir physiquement et moralement, il sait donner l'exemple. Il reste impartial dans les situations les plus dramatiques : il ne cède pas le moindre grain de blé à Sabia, la mandubienne, qui tente de sauver son enfant. Il passe son chemin, la mort dans l'âme, car il l'a écoutée comme il écoute ses hommes. Il n'a rien d'un chef autoritaire ; au contraire, il respecte la vieille coutume celtique de l'assemblée des chefs qui pratique une politique démocratique, même s'il est en désaccord avec ceux qui, tels Apatix ou Critognatos, proposent des solutions plus dures, voire inhumaines :

« Mais le Conseil du peuple a fini par voter :
Nous ne pouvons dès lors ses décrets rejeter. » (v. 677-678)

Au cours de la bataille d'Alésia, comme d'ailleurs celle du Montsaûgeon, Vercingétorix se

montre brave, intrépide, intransigeant. Il se bat à la tête des siens avec une ardeur remarquable tout en sachant qu'il risque la mort à chaque instant. Lorsque la défaite est inévitable, il « se rend » pour sauver les siens. Il assume donc son rôle de chef jusqu'au bout. À la fin de la pièce, il atteint une sorte de grandeur exemplaire qui nous émeut, qui entraîne d'ailleurs dans son sillage la tendre et pathétique Alexia.

Malgré la guerre, qui le préoccupe totalement, Vercingétorix ne cesse d'affirmer son amour à Alexia. Il souffre, mais cherche à rassurer sa bien-aimée, lui fait comprendre que leur amour est lié à la cause pour laquelle il se bat. Sans liberté et sans paix, point d'amour possible. Au cœur de la bataille, la seule pensée d'Alexia allège ses souffrances et sa tâche :

« Je ne t'aime pas moins, étant plus à la guerre.

Plus solide est l'amour, moins la guerre est sévère » (v. 757-758)

Il ne cesse d'expliquer à Alexia que son amour est réel, mais qu'il passe par cette victoire nécessaire. Alexia paraît à nos yeux, durant tout le début de la pièce, comme une jeune fille possessive : elle souhaiterait voir à ses côtés un époux attentionné, offrant des cadeaux (acte I, scène IV), restant au foyer et demeurant tranquille. Elle ne peut plus supporter de le voir lui préférer la guerre qui en fait d'ailleurs un être pitoyable :

Ah ! Vercingétorix ! Où t'a conduit la guerre ?

Tu cours ici et là, tel un spectre qui erre.

Regarde-toi de près ! Qu'es-tu donc devenu ?

Ton corps est amaigri, ton front est abattu,

Tes yeux sont sans éclat, tes orbites creusées.

Tes nuits sont sans sommeil, tes forces sont brisées. (v. 685-690)

Toutefois, à son contact, elle va évoluer, car l'amour de Vercingétorix se découvre à elle progressivement. Dans le dernier acte, elle est si attachée à lui qu'elle envisage de mourir après lui. Mais surtout, elle est au comble du bonheur, lorsque son fiancé lui demande pardon et la regarde les yeux dans les yeux. Vercingétorix sent Alexia se rapprocher de lui et les deux êtres n'ont jamais été aussi proches l'un de l'autre qu'à ce moment précis où la mort va les emporter tous les deux. Vercingétorix l'exhorte alors en des termes émouvants qui ont valeur de paroles testamentaires :

« Alexia, sois forte et reste courageuse ». (v. 1057)

Et, devant César, il entendra, sans rien dire, le plus beau serment d'amour qu'une jeune femme puisse faire à son amant, car quel ne doit pas être son bonheur quand il entend Alexia déclarer devant César et les siens :

« Mourir pour le pays est un honnête sort » (v. 1139)

Alexia termine sa dernière tirade sur l'idée même que n'a cessé de proclamer Vercingétorix. Son amour se confond avec la cause de son bien-aimé et elle va pouvoir mourir en paix elle-même en se perçant le cœur devant un vainqueur auquel elle échappe. Le chef gaulois a marqué sa compagne par son engagement, sa sincérité, par son humanité qui transcende l'amour du couple.

Dans ce conflit cruel, Vercingétorix fait preuve d'une grande humanité. Il n'est pas l'homme rigide et borné qu'on a souvent cru. S'il est sûr de lui lorsqu'il se

replie à Alésia, il comprend vite qu'il a fait une erreur. Mais il croit encore au salut. Il ne cesse d'appeler les autres à espérer. Il prend parti pour les Mandubiens qu'il respecte et qu'il veut sauver :

« Au nom de tous nos dieux, qui veulent la justice,
N'infligez pas, Gaulois, un douloureux supplice

Aux pauvres mandubiens, qui nous ont accueillis,

En nous offrant leurs biens, leurs terres, leurs logis. » (v. 629-632)

L'attente est porteuse de « raisons de vivre ». Lorsque la souffrance est à son paroxysme, Vercingétorix se prend à douter. N'est-il pas marqué par un destin malheureux ? N'est-il pas la victime impuissante d'événements contraires ? On le sent un instant au bord du gouffre (début de l'acte IV). Mais il se ressaisit et fait face. Il souffre sans doute de voir tous les autres souffrir, et cette famine le rapproche de tous les autres Gaulois. La situation des assiégés lui fait prendre des mesures draconiennes mais il est sensible à ce que représente la pénurie ou l'absence d'un monde normal. À la Mandubienne qui évoque « le froment, les précieux grains de blé, de fleur du pain », Vercingétorix parle à son tour de « quelques épis d'or » qu'il ne peut lui donner. L'expression métaphorique témoigne d'un sens poétique de l'univers, d'une vision qui rappelle un monde de paix, d'harmonie, beau, presque parfait qu'a connu et apprécié le chef arverne. De même l'eau qu'il verse, à la fin du quatrième acte, sur une grosse pierre, puis sur son bras, le montre en parfaite osmose avec les éléments naturels et divins qui régissent le monde :

« Que cette eau régénère aussi la citadelle !

Qu'elle donne à nos bras une force nouvelle ! »

(v. 909-910)

Et quand Vercingétorix est au pied du mur, il résiste encore à César en lui parlant « d'un feu attisé par la bise nouvelle ». Cette comparaison relève elle aussi du vocabulaire d'un soldat-poète qui se bat non plus avec les armes qu'il vient de jeter devant le général romain mais avec des mots (qu'on ne peut lui enlever), des images lourdes de sens qui sonnent comme une sourde menace (force de l'allitération en « S » et de l'énumération verbale croissante) :

« Ah ! la Gaule s'éveille, et se lève, et s'avance,

Prend en main, dès ce jour, ensemble, sa défense »

(v. 1093-1094)

En fait, derrière le chef guerrier dur et intransigeant, se cache un homme sensible à la douleur de sa fiancée, conscient des dangers qu'elle court, désireux de la sauver. Une victoire lui donnerait raison et mettrait un terme à ce double conflit national et personnel. Mais c'est au moment où l'homme est perdu que tout semble pouvoir renaître, car Vercingétorix a marqué les autres par sa foi, son esprit de sacrifice, son sens des réalités humaines. On est loin du héros primitif dont ont souvent parlé les manuels scolaires jusqu'ici...

A. DEDENON

Professeur de Lettres - Collège C.N. Ledoux, Dole.